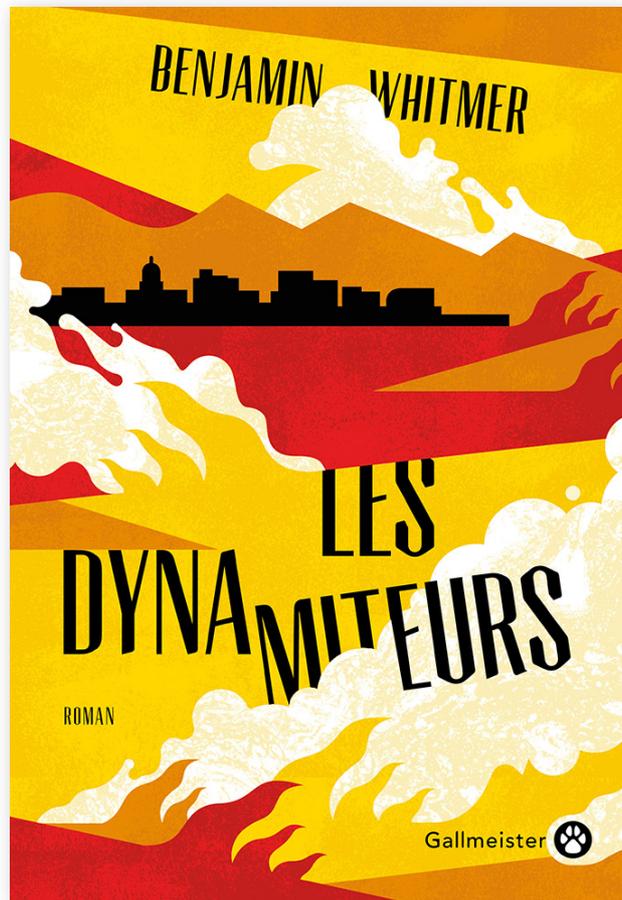




Les Dynamiteurs

Benjamin Whitmer



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Le Monde
Des Livres

Septembre 2021



«L'ENFER EST UNE VILLE FORT SEMBLABLE À LONDRES», écrivait Percy Shelley en 1819. Que n'a-t-il connu Denver et ses nuits, l'année 1895?, semble lui répondre le romancier américain Benjamin Whitmer, dont *Les Dynamiteurs* (inédit aux Etats-Unis) livre de



la capitale du Colorado, «la ville la plus sauvage de l'Ouest», par les yeux de Sam l'enfant des rues, une vision dantesque et hallucinée: «Tous mes repères s'étaient fait avaler par la nuit. Il n'y avait plus de dedans plus de dehors, tout était tellement noir que c'en était sans fin.» Massé autour de

Cora, son grand amour, petite Notre Dame du chaos dont la mission se résume à ces quelques mots: «Les empêcher d'être morts», gîtant dans une usine désaffectée qu'il dispute à une horde de clochards, survivant de rapines et de combines, le groupe d'orphelins auquel il s'est joint nous initie à cette Babylone embourbée, cupide et jouisseuse, où les comptes se règlent les jours fériés au manche de pioche, les jours ouvrés à la nitroglycérine. Dominant de haut la mêlée les deux mentors de cette petite marmaille, Cole, chef de gang, et Goodnight, titan au visage torchonné par une explosion. De cette apocalypse urbaine, Sam s'enfuira, se faisant hobo pour survivre: «Les rails de chemin de fer étaient ma seule étoile.» Une déflagration romanesque, un récit à mèche courte qui vous saute à la gueule. L'enfer est une ville fort semblable à Denver. Dont acte.

LE MARQUE-PAGE
DE NICOLAS UNGEMUTH

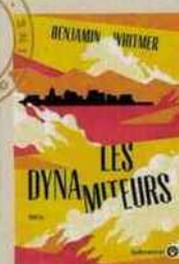
LE DÉBUT DE LA FIN

★★★★ LES DYNAMITEURS, de Benjamin Whitmer, Gallmeister, 391 p., 24,20 €. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Mairesse.

Depuis quinze ans déjà, les éditions Gallmeister s'acharnent à dénicher certains des plus grands écrivains américains, souvent totalement inconnus en France quand ce n'est pas dans leur pays et certains ont connu un succès fracassant chez nous (David Vann avec *Sukkwan Island*, Gabriel Tallent avec *My Absolute Darling*). Parmi ces auteurs très doués, la maison peut se flatter d'avoir découvert Benjamin Whitmer, remarqué en 2012 avec le formidable *Pike*. Whitmer est un styliste d'exception et un génie du roman noir. *Les Dynamiteurs* vont encore plus loin : c'est son chef-

d'œuvre, qui annonce la couleur assez rapidement : « *Il y a des débuts et il y a des fins. Mais si vous vivez assez longtemps, vous savez qu'il n'y a pas du tout de vrai début, que tout est seulement le début d'une fin.* » L'histoire se passe à Denver en 1895. La ville est un enfer de violence, de vice et de corruption où les gangs s'entre-tuent et les clochards errent comme les zombies de *The Walking Dead*. Il y a deux orphelins, Sam et Cora, qui protègent des enfants laissés pour compte dans une usine désaffectée. Les clochards locaux les attaquent régulièrement, c'est un Fort Alamo permanent. Après

l'un de ces assauts, un être gigantesque et défiguré fait irruption. Il est monstrueux, muet, et ne s'exprime qu'en écrivant des mots que seul Sam sait déchiffrer. Le colosse attire Sam dans le monde du crime et la relation entre le garçon et Cora vole en éclats. Ce que décrit Whitmer, c'est la brutalité du monde, éternelle. Et lorsque Pierre Lemaitre dit de lui qu'il incarne « *la quintessence du noir dans la plus magnifique tradition américaine* », il ne se trompe pas.



Le Monde DES LIVRES

28 août 2020

Mélange des genres

A la fin du XIX^e siècle, la violence souffle sur la capitale du Colorado. Benjamin Whitmer, orfèvre du roman noir

Denver explose-t-il ?

WESTERN

MACHA SÉRY

Denver (Colorado), 1895. Le danger est partout. Dans les ruelles des bas-fonds, dans les bordels où les femmes se font tabasser, dans les saloons où les fosses d'orchestre sont en partie protégées par une plaque de fer derrière laquelle les musiciens se réfugient en cas de fusillade. « *Les hommes qui ont tout perdu deviennent parfois irascibles quand la musique est un peu trop enjouée* », ironise le narrateur de Benjamin Whitmer.

Une poignée d'orphelins a investi une usine désaffectée. A la tête de ce familistère composé de petits mendiants et de voleurs prépubères, une adolescente nommée Cora veille sur les uns et les autres. Lors d'une énième attaque contre leur sanctuaire, la communauté juvénile reçoit le secours d'un géant muet, défiguré et quasi moribond. Goodnight

communique par des mots griffonnés sur un carnet que seul Sam, grand lecteur, sait déchiffrer. Celui-ci est donc embauché pour lui servir d'interprète car Goodnight, une fois remis de ses blessures, reprend son poste d'homme de main au service d'un chef mafieux. S'ensuivent une série d'expéditions punitives toujours plus violentes au fil d'une guerre des gangs dont Sam est le témoin et le narrateur.

Un homme « coupé en deux »

De nature initiatique, comme l'attestent les intitulés au charme désuet des quarante-quatre chapitres (« Sam assiste à la renaissance d'un conseiller », « Sam apprend une bonne leçon à propos des riches », « Sam rencontre des mondains en chair et en os », « Le cœur de Sam se réchauffe mais ça ne dure pas longtemps », etc.), *Les Dynamiteurs* se présente comme un voyage périlleux dans les entrailles d'une ville cosmopolite, ravagée par la crise économique. C'est un « vaste abattoir industriel, de ses parcs à bestiaux jusqu'à ses fonderies », un « Denver palpitant de corruption » que décrit Benjamin Whitmer. « Mais [y]



**Benjamin
Whitmer,
à Lyon,
en 2015.**
PHILIPPE MATSAS/
OPALE/LEEMAGE

extirper le vice (...), c'était comme essayer de déloger la lune du ciel ».

Ressemblant « à l'extrémité exténuée d'une vie foutue en l'air », Goodnight, le protagoniste le plus énigmatique du roman, en concentre tous les paradoxes. C'est un homme « coupé en deux » - hémiface grièvement brûlée, mâchoire enfoncée, deux doigts en moins, bras abîmé. Cependant il présente toujours son mauvais profil. « C'était parce qu'il avait honte de son côté non scarifié. C'était ce côté-là qu'il vous cachait. » Tout son corps vrille de douleur mais Goodnight demeure vaillant, extirpant les balles qui l'ont atteint « comme on tirerait une tique ». Ce rescapé de la nitroglycérine,

veuf inconsolé, rejoint le panthéon grotesque des personnages contrefaits : Quasimodo, le monstre de Frankenstein, celui des *Douze enfants de Paris*, de Tim Willocks (Sonatine, 2014).

Le récit va s'achever dans le feu, le sang et les regrets éternels. Comment pourrait-il en être autrement avec l'orfèvre du roman noir ? D'un livre à l'autre, Benjamin Whitmer ne déçoit jamais. L'admiration que suscitent sa virtuosité romanesque et son art du découpage, la science qu'il témoigne dans le western littéraire à travers les époques n'inhibent aucunement la tendresse qu'inspirent ses personnages. Pas plus que la misère des destins contés dans ce

quatrième et tragique *opus magnum* ne dissimule un fait capital : il s'agit d'un roman d'amour éperdu, celui de Sam pour Cora. « Pour ceux à qui ça arrive, constate-t-il, c'est comme de la dynamite. Ça souffle tout le reste hors de votre vie. Ça ne laisse qu'elle, assise à une table dans un coin, qui vous regarde, splendide avec ses beaux yeux noirs. ». Inoubliable. ■

LES DYNAMITEURS
(The Dynamiters),
de Benjamin Whitmer,
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Jacques Mailhos,
Gallmeister. 400 p., 24 €, numérique 17 €
(en librairie le 3 septembre).

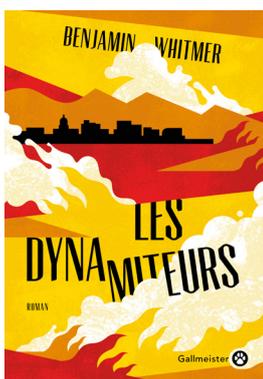


17 septembre 2020

C'est d'emblée la plongée dans une ville où la violence règne en maître. La violence sociale, la violence des gangs, violence des inégalités, et de la misère. Benjamin Whitmer nouveau maître du roman noir américain brosse ainsi un portrait saisissant de cette ville, qui, pour reprendre ses mots, "regorge de bars, de putes, d'arènes de combats de coqs. Un Denver de cow-boys, de catins et de gangsters du demi-monde, gangrénés par la corruption". Après la crise de l'argent en 1893, le chômage est foudroyant, les clochards hantent les rues en terre battue, imbibée de bière et de sang. Whitmer établit avec une force hallucinante une sorte de géographie des bas-fonds, des saloons, des fumeries d'opium à l'évidence bien documentée. Et c'est une déflagration.

[...] Les titres des chapitres qui rappellent le charme de certains romans du XIX^e siècle, disent les étapes de l'initiation des enfants. Par exemple, "Sam apprend une bonne leçon à propos des riches". Ou, "Sam participe à un lynchage". "Sam s'interroge sur ses choix". *Les Dynamiteurs*, c'est l'histoire d'une extrême brutalité, de la sortie de l'enfance de Sam, de sa confrontation au monde des adultes et de sa contamination. Le géant et le mafieux, tenancier d'un saloon appelé L'Abattoir, vont l'initier à la violence d'une société corrompue où chacun tente de survivre par tous les moyens. Amoureux de Cora qu'il seconde comme il peut, Sam va accepter de se perdre pour tenter de l'aider. Et refuser une autre voix, beaucoup moins rémunératrice.

Paradoxalement, c'est pour aider Cora que Sam va accepter de la perdre. C'est ce qui fait la beauté tragique de ce roman, admirablement découpé et composé, celui de la perte de l'innocence. *Les Dynamiteurs* est un livre très noir, très violent. La puissance évocatrice de certaines scènes les rend inoubliables. C'est également un roman éminemment politique, la lutte des classes dans sa version la plus sauvage vu du côté des laissés pour compte d'une société où les élus, comme la police, sont au service des puissants. Et c'est enfin une histoire d'amour déchirante, éperdue, que l'auteur observe avec une infinie tendresse, une histoire à rebours du rêve américain, celle de Sam et de Cora, auxquels la société n'a laissé aucune chance.



Michel Abescat, LE 5/7 de France Inter



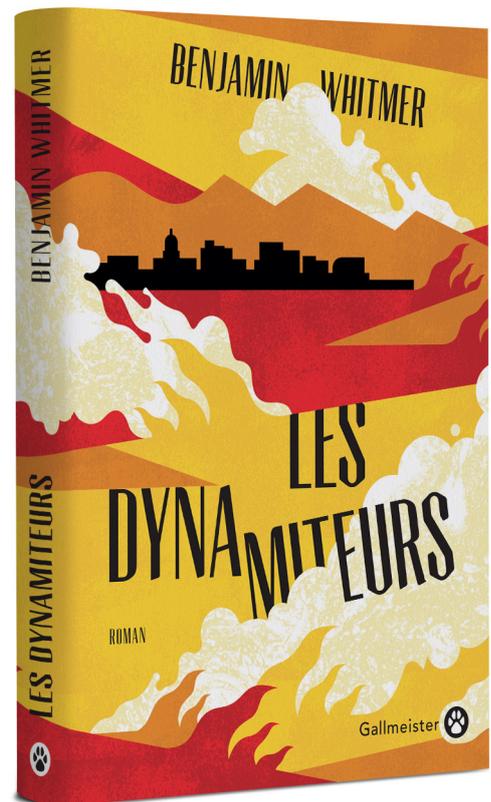
10 avril 2021

Le problème avec Benjamin Whitmer, c'est que je me dis : « c'est génial, mais le prochain ne pourra pas être aussi bien que ce que je viens de lire, et en fait, si. ». J'ai trouvé que *Les Dynamiteurs* était encore meilleur que les trois premiers romans. (...)

C'est un livre dont on se sort à peu près aussi orphelins que ces orphelins, mais orphelins du livre. Parce que c'est vraiment un grand roman à l'américaine, qui fait penser à Mark Twain, à Jack London, et qui fait aussi penser, dans un autre genre, à Dickens, pour la peinture de l'enfance abîmée et de la misère sociale. C'est un style, une plume comme on en a peu, comme on en lit peu souvent, je trouve, avec des phrases remarquables, avec un univers sanglant, plein d'émotion, plein de rage, très vibrant. Je l'ai lu au printemps, et j'y ai pensé tout l'été, à ce roman... C'est vraiment un livre qui m'obsède.

Et c'est intéressant aussi parce que le roman se passe il y a plus de cent ans aux États-Unis, mais il permet de comprendre l'Amérique d'aujourd'hui. Cette Amérique qu'on voit s'enflammer de plein de façons différentes. Finalement, ce livre qui se passe il y a si longtemps, nous donne des pistes pour mieux la saisir et ce qui peut amener à des situations si explosives.

Élise Lépine - Mauvais Genre, France Culture





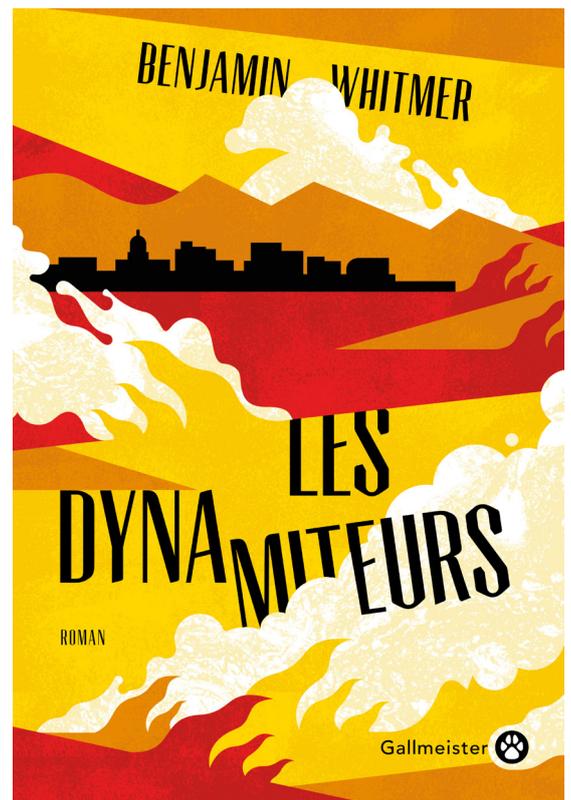
18 septembre 2020

Avec Benjamin Whitmer, je me dis toujours «le problème, c'est que le prochain ne pourra pas être si bien que celui-là.»

Eh bien si, j'ai trouvé que *Les Dynamiteurs* était encore meilleur que les trois premiers publiés. C'est un livre dont on se sort à peu près aussi orphelins que ces orphelins, mais orphelins de ce livre. Parce que c'est vraiment un grand roman à l'américaine, qui fait penser à Mark Twain, à Jack London, qui fait aussi penser à Dickens, pour la peinture de l'enfance abîmée et de la misère sociale. C'est une plume comme on en a peu, comme on en lit peu souvent, avec des phrases remarquables, avec un univers sanglant, plein d'émotion, plein de rage, très vibrant. Je l'ai lu au printemps, et j'y ai pensé tout l'été à ce roman... C'est vraiment un roman qui m'obsède.

Et c'est un roman qui est intéressant aussi parce qu'il se passe il y a plus de cent ans aux États-Unis mais il permet de comprendre l'Amérique d'aujourd'hui. Cette Amérique qu'on voit s'enflammer de plein de façons différentes en ce moment. Finalement, ce livre qui se passe il y a longtemps nous donne des pistes pour mieux la saisir et mieux comprendre ce qui peut amener à des situations si explosives. Très bien traduit par Jacques Mailhos.

Élise Lépine, Mauvais Genre - France Culture



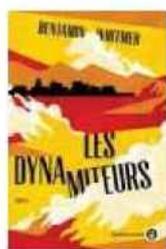
18 octobre 2020



Amérique: la fin de l'innocence

« Les Dynamiteurs », de Benjamin Whitmer.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Mailhos
(Gallmeister, 396 p., 24,20 €).

Qui suit les plats débats qui façonnent la présidentielle américaine de 2020 aura une idée de ce que Whitmer entend par « dynamiteurs ». Le romancier qui a fait de la ville de Denver la pâte à modeler de



ses quatre romans campe cette fois la ville dans un hier prémoderne, 1895. Nous sommes du côté des laissés-pour-compte, des *freaks*, des orphelins. Avec Sam et Cora, gamins des rues, qui n'ont rien d'autre – et tant – à perdre que leur jeunesse et leur innocence. Et comme elle est douce, la pente qui entraîne Sam vers les bas-fonds... presque valorisante.

Le gamin, poussé par le muet Goodnight, va se faire enrôler comme garde du corps par le barbouze Cole, poursuivi par les agents de Pinkerton mandatés par le gouverneur pour « infiltrer les gangs ». Ce conte obscur brosse superbement les débuts de l'Amérique comme amorce de la chute ■ **JULIE MALAURE**



2 octobre 2020

Il était (encore) une fois l'Ouest...



Amanda Tippon



Les Dynamiteurs, de Benjamin Whitmer, Gallmeister. 391 p., 24,20 €.

Denver? Le paradis des amateurs de tofu, de pistes cyclables et d'air pur, la Jérusalem des « Henrys » (High Earners, Not Rich Yet, bons salaires mais pas encore riches...), la génération montante superinclusive et superconnectée. Ça, c'est la « Mile High City » 2020, un rêve pour hipsters dorés et pacifiques mais à des années-lumière – un petit siècle en fait – de la ville sauvage et à l'épouvantable réputation de capitale de tous les vices figurant au menu très relevé du dernier roman de Benjamin Whitmer. Le cœur palpitant de ces *Dynamiteurs*, situé donc en 1895, ressemble à un bout du bout du monde, une dernière frontière de la misère sous l'apparence d'une usine désaffectée. Celle-ci est devenue le refuge d'une meute de gamins orphelins, mendiants ou voleurs, agissant sous la direction d'une adolescente, Cora, petite mère de substitution surveillant sa couvée de déshérités comme le lait sur le feu. Car, hors du bunker, le danger guette, ainsi du côté de

la décharge voisine, peuplée par une horde de clochards s'en disputant âprement les ressources. Entre les deux camps, comme dans les westerns, dont Whitmer est un amateur éclairé, la guerre fait rage. Un soir, sur le point de céder aux assauts répétés, Cora et sa troupe de mioches reçoivent le soutien inattendu d'un géant muet et défiguré, Goodnight, dont ils vont soigner les graves blessures. Ne s'exprimant que par écrit, ce dernier a besoin d'un interprète pour communiquer : ce sera Sam, le second de Cora, son Roméo jaloux et aussi le seul membre du clan sachant lire. Sam accomplit si bien sa tâche qu'une fois remis sur pied le colosse, homme de main de la mafia, l'engage à ses côtés et, selon les codes du récit initiatique, l'entraîne à la découverte d'une ville en proie au chaos moral et économique et où rien ne distingue vraiment les tenants de l'ordre des hors-la-loi. Quand on le rencontre, Benjamin Whitmer, natif de l'Ohio mais désormais installé dans le Colorado, cite souvent D. H. Lawrence : « *L'essentiel de l'âme américaine est celle d'un dur, d'un isolé, d'un stoïque et d'un tueur.* » Si ses deux premiers romans, *Pike* et *Cry Father*, se déroulaient dans un cadre contemporain, il semble vouloir remonter le temps et mettre à nu toutes les facettes de la violence endémique qui dévore, selon lui, son pays. Pour le géant mutilé, grand nettoyeur devant l'Éternel, elle est un travail, un exutoire autant qu'une souffrance : « *Goodnight était comme*

une casserole qui fume au-dessus du feu. On pouvait voir les pensées qu'il y avait à l'intérieur de lui. Des pensées de nitroglycérine. » Pour Sam, elle dessine la voie possible, peut-être la seule, pour s'élever dans l'infra-monde, au risque de s'éloigner de sa famille de cœur. Leurs expéditions sentent le purin et l'hémoglobine, largement versée, mais aussi l'odeur des égouts à ciel ouvert, les parfums forts des putes dans les bordels et celui, plus faisandé encore, des puissants s'employant à tirer profit du brasier permanent.

Parés des attributs d'un conte onirique, portés par la verve romanesque de Whitmer et secoués par quelques scènes horribles, *les Dynamiteurs* offrent plusieurs niveaux de lecture. L'histoire d'amour entre Cora et Sam n'est pas la moins captivante et n'évoque que de très loin la collection Arlequin. ■

LiRE:

Novembre 2021



LES DYNAMITEURS

BENJAMIN WHITMER

384 P., TOTEM, 10,60 €

Les Dynamiteurs suit
un groupe d'orphelins
à Denver, en 1895

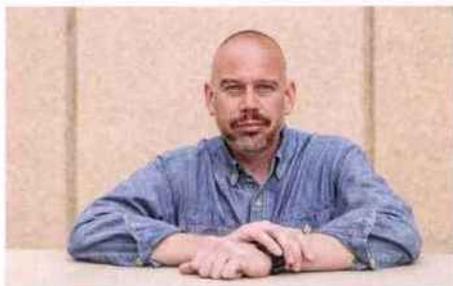
Il y a Cora, 15 ans,

qui tient farouchement son petit monde et Sam, 14 ans, interprète d'un géant muet, homme de main du parrain local. Il y a surtout une écriture sèche et précise qui raconte les espoirs et les désillusions d'une nation en train de se construire dans la lutte des classes. Déjà.

E.L.

LiRE:

Octobre 2020



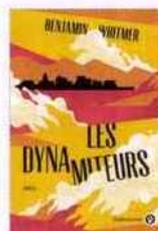
Matière explosive

L'héroïne des *Dynamiteurs* s'appelle Cora, jeune fille pour laquelle Sam, un ado courageux, se meurt d'amour, alors que le monde se salit davantage tous les jours et qu'il n'est question que de survie pour ces orphelins et les autres, confrontés à la violence des adultes dans le Denver de la fin du XIX^e siècle. Cora, oui, comme l'héroïne du *Facteur somme toujours deux fois* de James M. Cain (1934),

l'un des chefs-d'œuvre du *hard-boiled*. Il est très peu probable que ce soit un hasard. Benjamin Whitmer, depuis *Pike*, son premier livre, s'inscrit précisément dans cette veine, comme le signale justement Pierre Lemaitre en quatrième de couverture.

Héritier de ces grands écrivains (Cain, mais aussi McCoy, Hammett, Burnett...) et marchant à leur hauteur, Whitmer raconte un monde abandonné, hier et aujourd'hui, et n'évite rien des noirceurs de ses personnages qui parfois se glissent dans nos propres ombres. Mais sous les cendres d'une vie consumée bat le cœur de l'amour, parfois.

Éric Libiot



★★★★☆

LES DYNAMITEURS
(THE DYNAMITERS),
BENJAMIN WHITMER,
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JACQUES MAILHOS,
400 P., GALLMEISTER,
24 €

THE VIE

L'EXPRESS

24 septembre 2020

● Livres
Les Dynamiteurs

Gangs of Denver

BENJAMIN WHITMER PUBLIE AVEC **LES DYNAMITEURS** UN QUATRIÈME ROMAN ENRAGÉ PLONGEANT FIN XIX^e DANS LA CAPITALE DU COLORADO GANGRÉNÉE PAR LA VIOLENCE ET LA PAUVRETÉ ET OÙ TENTÉ DE SURVIVRE UNE CLIQUE D'ORPHELINS.

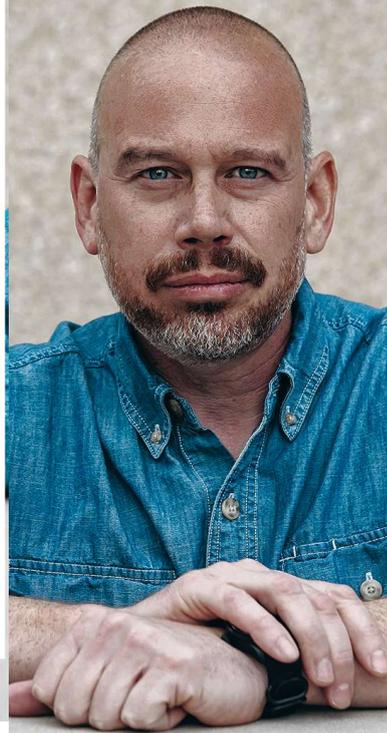
texte Philippe Mancho

Dans cette riche et foisonnante rentrée littéraire américaine dominée par Tiffany McDaniel (*Betty*), Stephen Markley (*Ohio*) ou Colson Whitehead (*The Nickel Boys*), Benjamin Whitmer fait presque figure d'outsider (de luxe) avec un quatrième livraison au titre résolument explosif, *Les Dynamiteurs*. De fait, les explosions au propre comme au figuré sont légion à Denver en 1895. Devenue la ville de tous les péchés, la capitale du Colorado est rongée par la violence, la pauvreté et la guerre des gangs. C'est dans cet univers à la Jack London, voir à la Dickens que Sam et Cora, deux jeunes orphelins, veillent sur leur petite bande d'enfants abandonnés et survivent tant bien que mal dans une usine toute pourrie. Pour avoir une idée du climat à nabiant et anxiogène de l'époque, il suffit d'imaginer les Peaky Blinders ne séjournant pas dans le Birmingham de l'après- Première Guerre mondiale mais bien à Denver, deux décennies plus tôt. Lors d'une attaque à la barre de fer par une bande de clochards en mode armée des ténébreux, les gamins sont sauvés des "crânes de nauvés" par un génie aphone baptisé Goodnight. Qui va se prendre d'affection pour Sam et les siens. Et Sam de perdre peu à peu son innocence dans la ville pervertie.

Les Dynamiteurs est un grand roman noir tentaculaire par ses thèmes universels (la corruption sous toutes ses formes, la résilience, l'initiation, l'amour aussi) véhiculés par le prisme de la plume unique de son auteur, toujours aussi bien servie par la traduction aux petits oignons de Jacques Mailhos.

Les turbulences de l'Amérique

Ce qui frappe surtout dans le souffle de l'écriture de Benjamin Whitmer, c'est la violence sourde qui transpire de chaque page de ce fulgurant roman. Une violence tempérée par une bienveillante et une réelle tendresse envers ses personnages mais n'empêche... "J'ai fait pas mal de recherches pour écrire ce livre, explique Benjamin Whitmer joint par Skype à son domicile de Denver. J'ai passé sept années à arpenter les bibliothèques, lire les articles et les faits divers de l'époque. De quoi rendre cinglé mon agent qui s'impatientait. Croyez-moi, la violence décrite dans *Les Dynamiteurs* n'est pas si éloignée de celle de la fin du XIX^e siècle. Bien sûr, ce n'est pas de la fiction mais la description et le mode de fonctionnement des gangs de l'époque est authentique. Des mex se baladaient vraiment avec de la dynamite pour faire sauter des coffres-forts, par exemple. Ce qui est chouette lorsqu'on



Dans ses romans, Benjamin Whitmer tempère sa plume dans la poisse d'une certaine Amérique.

fais des recherches, c'est de découvrir des éléments dont je n'avais pas connaissance. Ce que j'ai appris de plus fascinant et qui n'est pas dans le livre pour des questions de temporalité, c'est que dans les années 1920, Denver était aux mains du Ku Klux Klan. Le gouverneur de l'État était un membre du Klan et le maire de Denver aussi. Ce dernier a fait une purge au sein de la police pour y mettre des policiers inféodés au K.K.K."

Avec son précédent roman, le magnétique *Évasion*, dont l'action se déroule aussi dans le Colorado avec douze détenus qui se font la malle dans le blizzard le soir du réveillon 1968, Benjamin Whitmer se servait de ce prétexte pour évoquer l'Amérique et fustiger son univers carcéral. *Les Dynamiteurs*, que l'auteur de 48 ans présente comme le deuxième volet d'une trilogie, possède la même force de frappe. Le même esprit. Et fait écho aux turbulences de son Amérique natale. "C'est sans doute le but recherché et c'est vrai qu'à la fin du XIX^e siècle, le pays était dans un sacré marasme économique, concède-t-il. Regardez ce qui se passe chez nous depuis six mois. Les violences policières et ces scènes d'insurrection dans le pays, la pandémie et surtout une crise économique sans précédent où des millions de personnes se retrouvent sans emploi. Ceci étant, je ne suis pas pro-police. Je ne sors jamais de chez moi sans être armé non plus. Je ne suis pas fan de Trump. Comme je n'étais pas spécialement partisan de Obama qui n'a pas, et je le déplore, réussi à désengorger les prisons."

Cette trilogie dont fait allusion Whitmer, après les plus codés et poisseux *Pike* et *Cry Father*, pourrait s'intituler *Company Town*. "L'idée, c'est de raconter l'influence d'une industrie, quelle qu'elle soit, sur sa population. *Évasion*, c'est la ville-prison et par extension l'image d'un pays qui se replie et devient de plus en plus prisonnier de lui-même. Avec *Les Dynamiteurs*, je me plonge dans une ville rongée par le vice. Une ville où les exclus n'ont pas leur place. L'intrigue de mon prochain livre se construira autour de l'usine de Rocking Plats, une usine d'armements nucléaires pas loin de Denver, où des gens, dont ma mère, se battent toujours pour obtenir des dédommagements suite aux maladies survenues à cause des radiations. Pour revenir aux *Dynamiteurs*, il n'est pas interdit de faire le parallèle entre les orphelins du livre engluisés dans la misère d'un quotidien à l'avenir incertain et les millions d'Américains et d'Américains qui vivent aujourd'hui dans des conditions d'extrême précarité.

Il m'est très difficile de rester optimiste. Je ne pense pas que ce pays possède encore un futur." ●

LES DYNAMITEURS, DE BENJAMIN WHITMER, ÉDITIONS GALLMEISTER, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES MAILHOS, 300 PAGES.



Octobre 2022



Benjamin Whitmer

Écrivain

Denver (Colorado)
De notre envoyé spécial

Entre 41 et 46 % des électeurs américains, selon les sondages, ont une opinion positive de Donald Trump. Qu'en pensez-vous ?

Benjamin Whitmer : Je vis à la lisière entre Denver et la campagne. Tous les Blancs qui vivent dans mon voisinage sont des sympathisants MAGA (acronyme du slogan « Make America great again », NDLR). Même si je n'ai pas voté pour Donald Trump, j'ai de la sympathie pour les gens qui ont voté pour un candidat qui promettait de ramener des emplois dont nous avons besoin dans l'industrie.

J'ai voté pour Joe Biden mais je ne suis pas un fan. Dans les années 1990, il a été l'un des principaux promoteurs d'une loi sur la criminalité qui a contribué à faire augmenter le nombre des détenus dans les prisons américaines, au point où nous avons plus de prisonniers par tête d'habitant que n'importe quel pays dans le monde.

Pourquoi la question des prisons est-elle si importante pour vous ?

B. W. : Avoir autant de gens dans les prisons est un problème moral auquel le pays doit faire face. Nous ne pouvons pas permettre cette sorte d'esclavage institutionnel et de violence d'État. La façon dont cela affecte les Noirs et les Amérindiens est pour moi le plus grand problème. Nous devons cesser d'exercer cette violence sur nos propres citoyens.

D'où vient cette violence ?

B. W. : La criminalité est liée aux inégalités. Denver, aujourd'hui, n'est pas une ville vivable si vous n'êtes pas assez riche. Les prix de l'immobilier et des loyers sont devenus tellement chers. L'accès à un logement abordable ferait diminuer la criminalité. Les républicains utilisent aujourd'hui la question de la criminalité pour détourner l'attention de la question de l'avortement, alors que la majorité des Américains sont contre son interdiction. La criminalité augmente en ce moment mais c'est sans comparaison avec ce qu'elle était au début des années 1990. À l'époque, le pays était beaucoup moins sûr.

Philippe Matsas/Opale



«Chacun doit pouvoir accéder aux soins»

Le parti démocrate, parti de la diversité, parle de race et de sexe, mais beaucoup moins de la classe ouvrière et des pauvres...

B. W. : Il y a un vrai problème dans la gauche avec la mouvance woke. Des auteurs sont attaqués ou

menacés pour leur représentation des victimes de viols ou de l'identité transgenre. Cette mentalité de meute dans les médias sociaux est une menace sérieuse pour la créativité américaine. Je ne peux plus publier aux États-Unis parce que j'écris sur ce que disent et pensent

les criminels de la classe ouvrière blanche. Aujourd'hui, c'est un problème car on ne sépare pas l'auteur des personnages dans son œuvre.

Quels sont, selon vous, les principaux défis à relever ?

B. W. : À côté de la réforme des prisons, le sujet numéro un aux

À l'approche des élections de mi-mandat aux États-Unis, «La Croix» donne la parole aux écrivains américains contemporains. Aujourd'hui, Benjamin Whitmer, qui s'est imposé comme un maître du roman noir.

États-Unis, c'est l'assurance maladie universelle. Chacun doit pouvoir accéder aux soins. Si nous y parvenons, cela changerait la dynamique politique et contribuerait à réduire la polarisation. J'ai deux emplois pour que ma fille puisse aller consulter son médecin. Un grand nombre de mes amis dans le sud de l'Ohio meurent des opioïdes.

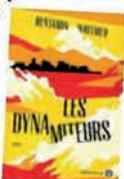
Aujourd'hui, je fais partie de ces gens, au milieu, qui sont avant tout des pragmatiques. Dans un monde idéal, par exemple, je souhaiterais que les armes à feu disparaissent. Je suis moi-même propriétaire de neuf armes à feu et je serai prêt à m'en débarrasser. Mais je ne vois pas de solution à ce problème dans un pays où il y a 400 millions d'armes en circulation. Je fais confiance à mes voisins, pas à la police.

La démocratie américaine est-elle en danger ?

B. W. : Sans aucun doute, mais cette menace contre la démocratie a toujours existé. Et il y a toujours eu des gens qui ont résisté et combattu pour la maintenir. Je ne crois pas à la possibilité d'un coup d'État. Par ailleurs, les Américains ont toujours aimé l'autoritarisme et les hommes forts : Lyndon Johnson, Nixon, le Patriot Act après le 11 septembre 2001. Les théories conspirationnistes de QAnon ne viennent pas de nulle part. La confiance dans le gouvernement, les hommes politiques et les médias traditionnels a souffert des mensonges colportés par eux sans vérification pour justifier la guerre du Vietnam ou l'invasion de l'Irak. Trump se déclare ouvertement autoritaire et, en ce sens, il est peut-être moins dangereux que quelqu'un qui avancerait de façon plus camouflée.

Le rêve américain est-il toujours aussi attractif ?

B. W. : Le rêve américain reste valide mais cela n'a rien à voir avec la politique du gouvernement. J'apprécie le fait que des gens puissent venir ici et faire leur vie. Cela prouve que ce pays reste attractif. Mais j'aimerais voir se réduire les inégalités. Recueilli par François d'Alañon



Son grand livre sur l'Amérique

Les Dynamiteurs
Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos
Gallmeister, 400 p., 24 €

Le nouveau roman de Benjamin Whitmer est à la mesure des pré-

cedents : aussi sombre et désempéré. Il plonge, avec *Les Dynamiteurs*, dans les prémices de la violence qui traverse la société américaine et broie les oubliés du rêve américain. Le maître du roman noir et styliste remar-

quable y raconte le passage douloureux à l'âge adulte d'un groupe d'enfants des bas-fonds de Denver, à la fin du XIX^e siècle. C'est empathique et tendre pour les «petits», très politique aussi. Un Dickens à l'américaine.

Demain : Jennifer Egan

BENJAMIN WHITMER Roman

Les enfants perdus de Denver



Benjamin Whitmer.
Amanda TIPTON/Gallmeister

Styliste hors pair du roman noir américain, Benjamin Whitmer livre avec *Les Dynamiteurs* un récit d'initiation. Mais d'initiation à la violence et à la corruption.

Ce serait comme un conte d'antan. Il y aurait une troupe d'enfants abandonnés sur laquelle veilleraient deux adolescents amoureux, Cora et Sam. Il y aurait un ogre, mais gentil et protecteur ; Goodnight, grand, très grand : « A regarder n'importe quel morceau de lui, vous risquiez de perdre complètement pied en pensant à la quantité de lui qu'il y avait autour. »

Avec Benjamin Whitmer

(né en 1971), peu de chances que ce soit un conte de fée. Les enfants y sont violentés, exploités, pervertis par le monde des Crânes de Nœuds (les adultes).

Le décor est Denver, Colorado (où vit l'auteur), en 1895. La crise de l'argent a mis à l'arrêt les mines dans les Rocheuses, jetant les hommes vers la ville où ils ne trouvent que des fonderies fermées. Dans une usine sidérurgique désaffectée, un groupe d'enfants s'est constitué pour se défendre des hordes de clochards qui les harcèlent. Une petite prostituée, une voleuse, un jeune Indien qui a fui le pensionnat où on lui perçait la langue chaque fois qu'il parlait le cherokee... Ce genre d'enfant.

« Bars, putes et arènes de combats de coqs »

Sam, le seul qui sache lire, est le narrateur. Pour rapporter de l'argent à Cora, il devient homme de main d'un tenancier ambitieux et



Les dynamiteurs, Benjamin Whitmer, traduit par Jacques Mailhos, Gallmeister, 380 pages, 24,20 €

fou, Cole. Plongeant dans les bas-fonds d'une ville « palpitant de corruption » : « Mon Denver regorgeait de bars, de putes et d'arènes de combats de coqs. »

Confrontés aux autorités qui veulent mettre la main, pour leur profit, sur les casinos et les bordels, Cole et sa bande profitent des talents d'artificier de Goodnight. La concurrence et l'agence de détectives Pinkerton, à la solde du gouverneur, en font les frais. « Un terroriste, c'est un dynamiteur avec une doléance », philosophe Cole.

Le jeune Sam perdra tout, d'abord lui-même. Loin du mythe de l'Ouest, c'est l'Amérique disant adieu à son innocence que Benjamin Whitmer conte d'une plume incandescente.

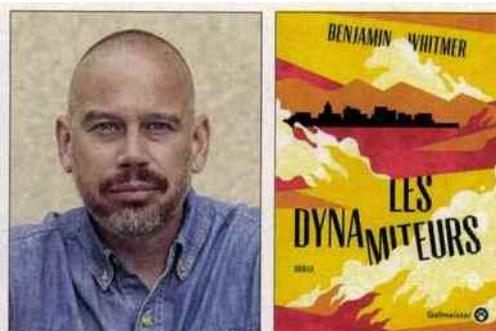
François MONTPEZAT



27 septembre 2020

LIVRES

Bernard d'Epenoux



Les dynamiteurs

Un roman de Benjamin Whitmer

David Hanson Waite, le nouveau gouverneur du Colorado s'est fait élire en promettant de faire de Denver une ville propre. En 1895, le centre-ville regorge de messieurs bien habillés, de dames respectables qui se font des politesses devant les fiacres. dans le reste de la ville, c'est une autre histoire! The Line, c'est l'artère du crime et de la débauche, partout des arnaqueurs, des voleurs, des prostituées, de l'opium...

«*Extirper le vice de Denver, c'était comme essayer de déloger la lune du ciel*» Le pire ce sont les Bottoms, les bas-fonds où s'entassent les miséreux, les anciens mineurs depuis la crise de l'argent en 1893. De l'autre côté de la Platte, sur les terrains dévastés par les crues, il y a une ancienne usine qui sert de refuge à une bande de gamins des rues. Ils sont dirigés par une fillette un peu plus âgée: Cora. Sam, un an de moins, raconte leur histoire. Une nuit alors que les enfants dorment près du feu, les clochards, les Crânes de Nœuds passent à l'attaque. La défense a été organisée. Une tranchée abrite la bande, des pièges sont tendus; La bataille commence à coups de tuyaux. Les assaillants sont repoussés. Une sorte de monstre est venu au secours des petits. Un géant difforme qui est blessé. Sam va mendier du laudanum pour le soigner au pasteur Tom. Le début d'une plongée en enfer dans le monde volcanique et dépravé des adultes, dans la guerre atroce entre Cole le truand et les Pinkerton, ces tueurs impitoyables au service de l'Ordre. C'est aussi une histoire d'amour entre deux enfants perdus. «*L'amour est une fournaise dans laquelle vous balancez votre vie à pleines pelletées*».

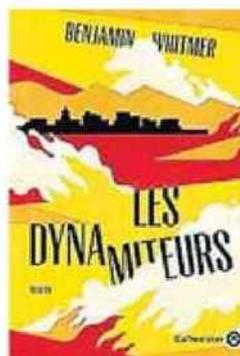
Gallmeister, 400 pages, 24 euros

le livre du jour

Deux adolescents dans le chaos de Denver

Le western a souvent documenté – en l'enjolivant – une conquête de l'Ouest faisant la part belle à l'esprit d'aventure et aux grands espaces. Peu de films ont raconté la vie dans les villes américaines au XIX^e siècle, leur expansion sauvage, l'incroyable misère qui pouvait y régner. Benjamin Whitmer s'y attaque dans un roman, « Les dynamiteurs », qui explose au visage du lecteur tant il est d'une force peu commune. Nous sommes à Denver,

Colorado, en 1895, dans un « chaos merdique » où se succèdent bouges infects et cloaques à ciel ouvert. Deux jeunes adolescents ont colonisé une usine désaffectée pour y recueillir d'autres gamins abandonnés. Chaque jour est pour eux un combat : pour trouver de la nourriture, lutter contre de multiples ennemis. Sachant lire, ce qui est rare dans le secteur, le garçon va rentrer dans la bande d'un malfrat et être confronté à tout ce que le monde adulte a de pire... Dérangeant et éprouvant, le roman est aussi bourré de tendresse pour les exclus. Ils sont au bord du gouffre mais leur cœur palpite encore. Comme celui du lecteur, aspiré par cette magnifique histoire.



J.-M. L. S.

« Les dynamiteurs », de Benjamin Whitmer (Gallmeister, traduction Jacques Mailhos, 392 p., 24,20 €).

BIBLIOTECA

1^{er} août 2020

romans policiers

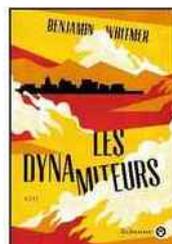
Benjamin Whitmer*Les Dynamiteurs***Gallmeister**

1895. Le vice règne en maître à Denver, rongée par la pauvreté et la violence. Sam et Cora, deux jeunes orphelins à la tête d'une bande d'enfants abandonnés, défendent farouchement leur « foyer » face aux clochards des alentours. Lors d'une attaque, un colosse défiguré leur apporte une aide inespérée au prix de graves blessures. Muet, il ne communique que par des mots griffonnés sur un carnet. Sam, le seul qui sache lire, se rapproche de lui et se trouve ainsi embarqué dans le monde licencieux des bas-fonds. Ce roman intense raconte la fin brutale de l'enfance dynamitée par la corruption du monde des adultes. Traduit de l'anglais (États-Unis). Du même auteur : *Évasion*.

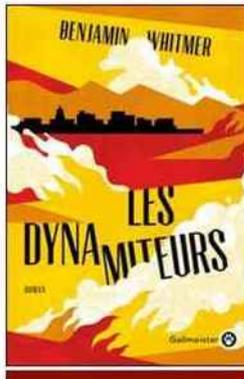
400 pages – parution le 03/09/2020

Prix public : 24,00 €

EAN : 9782351782293



Calibres et bordels à Denver



Les dynamiteurs
de Benjamin Whitmer (trad. J. Mailhos), ed. Gallmeister, 388 pages, 24 euros

La fin du Far West, du mythe du cowboy, du Smith & Wesson, imprègnent la littérature américaine depuis des décennies. Avec ce sentiment que le pays a perdu une forme de liberté, un rapport intime à la Nature. Il y avait cela, notamment, dans *Seuls sont les indomptés* d'Edward Abbey.

Benjamin Whitmer, pour son quatrième roman, après le prenant *Evasion*, revient à la fin du XIXe siècle, du côté de Denver, sa ville. Sam, jeune garçon d'à peine 15 ans, veille sur une bande d'orphelins, réfugiés dans les ruines d'une usine désaffectée, après la fermeture systématique de toutes les mines alentour. Avec Sam, il y a Cora dont il est secrètement et follement amoureux. Elle est son aînée d'un an seulement mais montre tellement plus d'assurance. Pour eux, il s'agit de défendre l'usine contre les tentatives d'invasion des centaines de clochards qui peuplent cette ville crasseuse. Il s'agit aussi de faire

bouillir la marmite. Un soir, un géant difforme, défiguré et muet, les protège d'une nouvelle attaque. Goodnight, c'est son nom, muet, peut toutefois écrire et Sam est le seul à savoir lire. Ils vont devenir inséparables et se mettre au service de Cole, un patron de bordel, cercle de jeux, menacé par la célèbre agence Pinkerton, embauchée pour nettoyer cette ville.

Le temps de poser son décor (tout de même bien 100 pages) et Whitmer déchaîne la foudre.

Matraquage, flinguage et même lynchage, l'auteur sait comme personne, écrire la violence de l'ouest. Celle qui n'a pas besoin de justification, la violence de la « frontière », pour survivre, défendre son bien. Presque western, sûrement noir, Benjamin Whitmer continue de foudroyer le lecteur avec cette écriture forte, cette plume plongée dans les plaies de l'histoire US. ■

Ch. L.



18 décembre 2020

"Les dynamiteurs" de Benjamin Whitmer : l'arnaque comme système de survie

Benjamin Whitmer signe un western noir dans le Denver de 1895, entre gang mafieux et orphelins débrouillards.

© Shutterstock

"Denver était la ville la plus sauvage de l'Ouest, il n'y avait pas un seul homme qui ne souhaitait pas s'y mesurer." Nous sommes en 1895. Cité de tous les dangers qui exacerbe les tensions, Denver n'a aucun égard pour ses orphelins. Cora, quinze ans, en a décidé autrement. Elle n'était encore qu'une enfant quand elle s'est mise à les accueillir sous son aile. L'adolescente a installé sa "famille" dans une usine désaffectée, territoire dérisoire qui pourtant doit sans cesse être défendu contre les assauts répétés de clochards envieux. Ils sont une dizaine à y survivre, se nourrissant de poules sauvages et de cactus, mais aussi de menus larcins. Parmi eux, Sam, quatorze ans. C'est son histoire que Benjamin Whitmer (né dans l'Ohio en 1972) nous retrace dans *Les dynamiteurs*, son quatrième titre traduit en français, un western noir vif et rythmé qui ne craint pas de dépeindre la violence sans détour tout en étant capable d'une belle tendresse envers ses personnages.

Les pièges tendus (tranchées, crochets de pêche disposés à hauteur du visage...) n'y peuvent rien : les attaques se succèdent. Lors d'une énième tentative pour déloger les enfants, un homme grièvement blessé est incapable de se relever. Goliath défiguré, ce "monstre" sera soigné par les orphelins. Sam lui devient vite un précieux compagnon puisqu'en lecteur averti (il lit Lord Byron et Henry James), il est à même de déchiffrer les mots qu'écrit sur de petits bouts de papier cet homme privé de parole. En lui portant secours du mieux qu'il peut, Sam ignore qu'il met le pied dans un engrenage dangereux.

Un duo qui n'a peur de rien

Car celui qui se nomme (ironiquement) Goodnight appartient à un système mafieux. Sam est bientôt entraîné : il voit dans les quelques dollars qu'on lui offre contre de ses services de quoi nourrir ses comparses. Il croit qu'il restera celui qu'il a toujours été. Cora l'a pourtant averti : *"Si tu fricotes avec eux, tu vas devenir exactement comme eux. C'est comme ça qu'ils sont devenus ce qu'ils sont"*. En passant d'une guerre à l'autre - cette fois contre les agents de la Pinkerton, mandatés pour infiltrer les gangs -, Sam franchit une frontière sans retour.

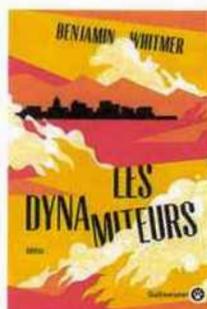
"Je croyais Cole parce que j'avais envie de le croire. Vous aviez envie de croire qu'ils savent ce qu'ils font. Qu'ils ont un peu de maîtrise des choses." Sam est fasciné par Goodnight et Cole, qui n'ont peur de rien. Le premier se révèle un personnage plus complexe qu'il n'y paraît, le second étant plus primaire. Leur arme de prédilection n'est pas sans risques : dynamiter des lieux stratégiques, ce qui nécessite de les quitter au tout dernier moment...

Une époque tourmentée en proie à une sévère crise économique, le monde sans pitié des bordels et des saloons : il y a peu d'issue quand on est indigent. Les yeux de Sam vont se dessiller lorsqu'il comprend que tout *"se joue dans l'écart entre l'homme qu'il veut que le monde voie et l'homme qu'il se sait être"*. Il a choisi de survivre, mais à quel prix ?

Dans cet électrisant roman d'apprentissage, Benjamin Whitmer fait montre d'un sens exquis du découpage et d'une vivacité hors pair. De même qu'il n'oublie pas de glisser un peu de légèreté, notamment à travers l'intitulé des chapitres, formulés en clins d'œil au cinéma muet. Sans oublier que, sous la noirceur, pointent d'intenses lumières : celles qui émanent des âmes innocentes et du cœur mis à les protéger envers et contre tous, celle de l'amour indéfectible que Sam porte à Cora.

Benjamin Whitmer | Les dynamiteurs | roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Mailhos | Gallmeister | 391 pp., env. 24,20 €, version numérique 16,99 €
EXTRAIT

"Mais la plus grande leçon que je tirais de Cole n'avait à voir avec aucun jeu en particulier. C'était que d'être adulte est en soi-même un genre d'arnaque. Tous ces Crânes de Noeud essayaient de se convaincre qu'ils étaient la personne qu'ils se croyaient être. Le pigeon parfait mène déjà une arnaque, une arnaque qu'il déploie contre lui-même? Elle se joue dans l'écart entre l'homme qu'il veut que le monde voie et l'homme qu'il se sait être. Et si vous pouvez récupérer cette arnaque, alors vous le possédez."



1895. Denver regorge de bars louches et misérables, de putes tapinant sur le seuil de cabanons crasseux, de fumeries d'opium, de gangsters, d'ouvriers débauchés et de flics vendus, au service de politiciens eux-mêmes corrompus jusqu'aux os. Dans ce charmant décor, Sam, 14 ans, et Cora, un an de plus, squattent une usine

métallurgique désaffectée, et veillent sur le destin fragile d'une bande de jeunes orphelins, en défendant âprement leur territoire contre les assauts de clochards avinés. L'arrivée providentielle d'un colosse monstrueux et muet, lors d'une attaque de leur squat, va soudain bouleverser leur vie, et faire basculer le jeune homme dans l'univers glauque du banditisme. Auprès des "dynamiteurs" (référence aux anarchistes de l'époque), Sam est soudain précipité dans le monde des adultes, et s'éloigne bien malgré lui de Cora... Benjamin Whitmer, que l'on commence à bien connaître en France grâce à ses précédents ouvrages (*Pike*, *Cry Father*, *Évasion*, tous excellents!), n'a jamais fait dans la blquette. Loin de là. Et ce nouveau roman, évoquant avec force et subtilité la fin de l'enfance, brille peut-être encore plus que les précédents d'une étincelante et fascinante noirceur.